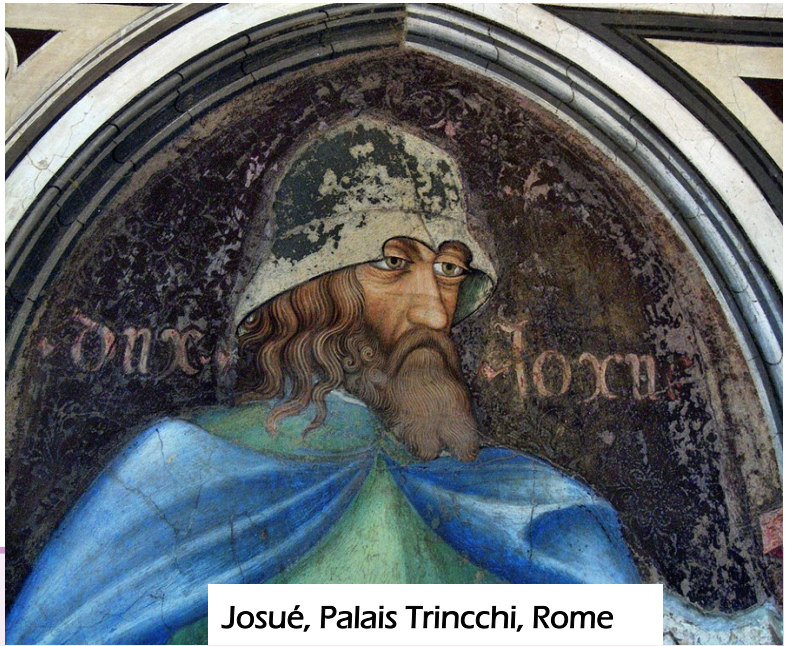


Une Lanterne



1° lecture du livre de Josué (Jos 5, 9a.10-12)

Josué, Palais Trincchi, Rome

En ces jours-là, le Seigneur dit à Josué :

« Aujourd'hui, j'ai enlevé de vous le déshonneur de l'Égypte. » Les fils d'Israël campèrent à Guilgal et célébrèrent la Pâque le quatorzième jour du mois, vers le soir, dans la plaine de Jéricho. Le lendemain de la Pâque, en ce jour même, ils mangèrent les produits de cette terre : des pains sans levain et des épis grillés. À partir de ce jour, la manne cessa de tomber, puisqu'ils mangeaient des produits de la terre. Il n'y avait plus de manne pour les fils d'Israël, qui mangèrent cette année-là ce qu'ils récoltèrent sur la terre de Canaan.

Venant après le Pentateuque (les 5 premiers livres de la Bible qui forment la Tora juive), le livre de Josué (*Iehoshoua*, en hébreu) commence le récit d'une étape, et non la moindre, de l'histoire du Peuple de Dieu. Cet ouvrage se divise aisément en deux parties : la conquête du pays de Canaan, (§ 1 à 12), et la répartition des terres entre les 12 tribus (§ 13 à 22). Les deux derniers chapitres (23 & 24) constituent le testament de Josué, successeur de Moïse.

L'ensemble du livre est sous-tendu par une idée force : l'accomplissement, dans les faits, de la promesse de la Terre promise aux Pères.

Malgré quelques ilots de résistance, l'accent est mis sur la conquête de bonnes villes qui sont tombées sans coup férir, sur les maisons regorgeant de biens dont les conquérants ont « hérité », sur les puits abondants qu'ils ont pu utiliser sans avoir pris la peine de les creuser, sur les vignes et oliveraies qu'ils ont exploitées sans les avoir plantées, sur les victoires épiques et le butin impressionnant. L'ivresse de la victoire est sensible à chaque page, écrit André Chouraqui.

La personnalité de Josué, fils de Noun, de la tribu d'Ephraïm, domine tout le livre et lui confère une inspiration particulière : C'est lui le maître spirituel, le conquérant et le partageur des terres. Il est véritablement l'héritier et le continuateur de Moïse.

Au cours de la lecture, on est étonné du nombre de rois qui régnaient dans ce pays. Ils étaient en fait de petits princes locaux, dont la puissance politique et militaire n'était pas négligeable, surtout quand ils se liguèrent.

L'archéologie nous apprend qu'à cette époque, il y avait des maisons à étages, des ruelles, des toits plats pour faire sécher linge et légumes. Mais l'identification des villes citées dans ce livre, n'est pas toujours aisée. Et cet ouvrage ne peut se lire comme un compte rendu d'évènements pris sur le vif. Car, entre la période qu'il relate, fin du XIII^e av. J-C., et la rédaction finale du livre, plusieurs siècles se sont écoulés. Ainsi, l'image proposée d'une conquête totale de Canaan par les tribus ne tient pas devant la critique historique. Canaan ne fut véritablement conquis qu'à l'époque de David, au X^e s. !

<p>Comment lire alors ce livre ? Comment s'est-il formé ? Questionne la TOB. Une lecture attentive montre que les chapitres 2 à 9 rapportent des traditions issues de la tribu de Benjamin et accrochées en particulier au sanctuaire de Guilgal, mentionné 39 fois. (Ce site est dans la vallée du Jourdain, à 13 km de l'ancienne Jéricho.) On pense que ce premier ensemble du livre a été compilé au VIII^e. A ce niveau, Josué conduit une entité mal définie faite de guerriers de quelques tribus qui sont revenues d'Égypte. Mais malgré l'aspect militaire des textes, ils contiennent une dimension culturelle : certains sont d'origine liturgique. Sur cette base, 1 à 2 siècles plus tard, un rédacteur a fait une relecture ajoutant des grands discours, sans compter d'innombrables retouches par rapport à l'œuvre primitive. La conquête est alors présentée comme le fait de « tout Israël ». La mention répétée des tribus souligne la volonté de maintenir l'unité du peuple qui était en question au temps où ce rédacteur intervient. Au-delà de cette seconde rédaction, on peut relever dans ce livre une influence postérieure des milieux sacerdotaux, avec des textes pour la plupart liés cette fois au sanctuaire de Silo (au milieu de la Samarie).</p>	<p>Si l'on tient compte de ce long travail rédactionnel, il faut donc mettre un « bémol » sur le point de vue historique de ce livre, où la présentation d'une conquête sous la conduite du seul Josué procède d'une systématisation qui cache la complexité des événements. Par exemple, rien n'est dit de la conquête de Béthel, que rapporte cependant le Livre des Juges ; la prise de Sichem ne donne lieu à aucun récit, signe qu'il y a eu une installation pacifique en accord avec les habitants du lieu. Alors que la conquête d'Hébron et de Devir est attribuée à Josué, nous apprenons ailleurs que c'est Caleb le véritable conquérant d'Hébron et Othniel, de Devir ! Précisons aussi que l'archéologie nous apporte des résultats décevants en ce qui concerne Jéricho et qu'il faut bien en conclure que le récit du chapitre § 6 sur la « prise » de cette ville est à lire plus comme une liturgie guerrière que le rapport d'un événement local. Pour conclure, nous retiendrons que le livre de Josué affirme que la Terre est à la fois donnée et toujours à conquérir. Il y a là, une tension, jamais levée, entre le présent et l'avenir, tension qui est constitutive de l'existence du peuple de Dieu, écrivent les rédacteurs de la T.O.B.</p>
--	---

Toute épopée, et ce livre s'en rapproche par divers aspects, comporte des éléments merveilleux, c'est la loi de ce genre de récits. En outre, dans la Bible, à la geste épique est aussi jointe une geste liturgique. Ce fait est sensible dans le texte que nous lisons.

Les tribus ont traversé le Jourdain à l'époque des crues, exploit qui n'aurait pas dû se produire. Voilà pourquoi, on l'attribue à Dieu, et on le dit avec du merveilleux : C'est Lui qui a retenu les eaux du fleuve pour leur permettre la traversée, renouvelant ainsi le miracle de la mer des Joncs, (où, là aussi, si le vent a joué pour baisser le niveau des eaux, il a été enjolivé : ils traversèrent à pieds secs, l'eau formant une muraille à droite et à gauche).

Le rédacteur a voulu faire ici un parallèle entre la sortie d'Égypte et celle du désert ; entre Moïse et Josué. A la Pâque libératrice de l'esclavage égyptien répond la Pâque de l'entrée en Terre promise. Mais la notification du « quatorzième jour du mois », ne peut être qu'une addition postérieure, écrit Monique Piettre, lorsque fut codifié le calendrier liturgique, après l'Exil.

Alors que primitivement la Pâque et la fête des pains sans levain, étaient des fêtes distinctes, ici pour la première fois est notée le lien entre les deux. Car la Pâque est une fête de pasteurs nomades, tandis que celle des Azymes, d'agriculteurs sédentaires !

M-N. Thabut

L'entrée en terre promise, est marquée par un changement de nourriture : « La manne cessa de tomber ». A cet aliment frugal qui aida à survivre dans le désert, succède celle des produits de la terre paysanne.

A partir du moment où le peuple a les moyens de subvenir à ses besoins, Dieu ne se substitue pas à lui. Mais l'israélite n'oubliera pas la manne et retiendra la leçon. Ainsi le Targum (traduction de la Bible en araméen, augmentée de commentaires) du Livre du Deutéronome, commente ainsi le don de la manne de Dt 34,6 :

« Dieu nous a enseigné à nourrir les pauvres, pour avoir fait descendre le pain du ciel pour les fils d'Israël. » Dit autrement : si Dieu a eu de la sollicitude pour eux, à vous d'en faire autant, en subvenant aux besoins des pauvres !

(M-N. T.)

Psaume 33 (34), 2-3, 4-5, 6-7

Je bénirai le Seigneur en tout temps,
sa louange sans cesse à mes lèvres.
Je me glorifierai dans le Seigneur :
que les pauvres m'entendent et soient en fête !

Magnifiez avec moi le Seigneur,
exaltons tous ensemble son nom.
Je cherche le Seigneur, il me répond :
de toutes mes frayeurs, il me délivre.

Qui regarde vers lui resplendira,
sans ombre ni trouble au visage.
Un pauvre crie ; le Seigneur entend :
il le sauve de toutes ses angoisses.

Comme ses voisins d'Égypte, de Mésopotamie et de Canaan, Israël a pratiqué, dès ses origines, la poésie lyrique sous toutes ses formes. Certaines pièces sont enchâssées dans les livres historiques, depuis le Cantique de Moïse (Ex 15), le Chant du Puits (Nb 21,17-18), l'hymne de victoire de Débora (Jg 5), en attendant les cantiques du Nouveau Testament.

Mais le trésor de la lyrique religieuse d'Israël nous est conservé par le Psautier.

Les psaumes peuvent être classifiés par l'étude des formes littéraires. On distingue ainsi trois genres :

a) les Hymnes qui débutent par une exhortation à louer Dieu. Le corps du poème détaille les motifs de cette louange : les prodiges accomplis par Dieu à travers la création et le salut accordé à son peuple.

b) Les supplications ou lamentations. Contrairement aux précédents, ces psaumes ne chantent pas les gloires de Dieu, mais commencent par une invocation qui se double d'un appel au secours puis d'une expression de confiance. On cherche à émouvoir Dieu. Il y a des protestations d'innocence, mais aussi des confessions de péchés. Parfois on reproche à Dieu de paraître oublieux ou absent. Mais très souvent ces psaumes se terminent par la certitude d'être exaucé et ainsi, par une action de grâce. Ces supplications peuvent être collectives ou individuelles. c) Enfin, les actions de grâces, des remerciements, peu souvent collectifs. Car en général, ces psaumes sont plutôt individuels. Mais ils expriment la reconnaissance du peuple et exhortent les fidèles à louer Dieu.

Le psaume 33 fait partie des hymnes : je bénirai ..., magnifiez..., exaltons son Nom. Le motif de cette louange, c'est que Dieu répond en délivrant des frayeurs. Tout se résume dans cette phrase : *Un pauvre crie ; le Seigneur entend !*

Il est des questions qui reviennent souvent dans nos vies : Où est Dieu quand nous souffrons ? A quoi ça sert de prier ? Si nous ne sommes pas exaucés comme nous voudrions, est-ce que nous aurions mal prié ou pas assez ? Et il se trouve malheureusement toujours des voisins qui nous disent que si nous prions bien, tout va s'arranger. Or, il faut reconnaître que ce n'est pas souvent le cas. Combien de croyants ont prié, fait des neuvaines, des pèlerinages pour obtenir une guérison ... et rien ne s'est passé !

Il semble que la réponse à nos questions sur la prière tient en trois points.

1) Dieu entend, ce que nous dit ce psaume qui est l'expression du croyant ;

2) Il nous répond en nous donnant son Esprit. Nous ne lisons pas jusqu'au bout le fameux passage de Lc (11,9-13), ne nous arrêtant qu'au début : *demandez, on vous donnera, ...frappez et l'on vous ouvrira*. Car il se termine par : *Combien plus le Père céleste donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le prient !*

Quand nous prions, Dieu ne supprime pas nos soucis d'un coup de baguette magique. .../...

.../... Mais il nous donne son Esprit qui, si nous nous ouvrons à lui, vient transformer et notre demande et notre façon de voir, pour accueillir la réponse que Dieu nous donne. Il vient, par lui, se glisser au milieu de nos angoisses pour nous aider à les surmonter.

3) Il suscite auprès de nous des frères par lesquels il nous assure de sa présence et par lesquels il nous parle.

Le peuple de Dieu (c'est lui qui parle dans ce psaume) a vécu maintes fois cette expérience de la souffrance, du cri, de la prière et chaque fois, il peut témoigner que Dieu a suscité des prophètes pour les aider à reprendre le bon chemin, un nouveau souffle, la confiance en demain. Ce psaume contient l'expérience de foi d'Israël au sein de son histoire. Cette foi est un dialogue né de la relation entre l'humain et Dieu.

Chaque fois qu'il a crié vers Dieu, celui-ci a répondu, en le libérant de ses angoisses. Alors le croyant reprend la parole, et cette fois pour rendre grâces. Ainsi la prière est une sorte de polyphonie, mêlée de souffrance, d'espoir et de louange. Telle est la prière, qui ne peut aboutir qu'à ces mots : *Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sans cesse à mes lèvres... que les pauvres m'entendent et soient en fête !*

(D'après Marie-Noëlle Thabut)

Homélie 4° dimanche de Carême (pour *Une Lanterne* ; ici concélébration à Lézignan)

« Mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie ! » Quelle est donc cette mort dont nous parle ce père ? Il ne s'agit pas de la mort biologique. Il était mort en tant que fils (il avait renié son père) et en tant qu'être humain (Il avait moins d'égards que pour des cochons). Telle est la réalité de cette « mort », liée à la rupture de relation du fils avec son père ... En effet, refuser de vivre comme fils est, pour ce cadet, un choix qui finit par une vie sans vie (une survie) lorsque disparaît le dernier lien qui le rattachait à son père : l'argent de son héritage ! En l'utilisant, il croyait qu'il vivait par lui-même, mais il vivait encore par son père puisque l'argent venait de ce dernier.

Mais maintenant que tout est dépensé, il lui faut trouver un autre moyen d'exister. Il pense l'avoir trouvé en travaillant. Cependant, il a beau travailler, au fond de lui, il meurt de faim. Il ne *vit* pas car personne ne lui donne l'amour qui fait vraiment *vivre* ; il expérimente que sa vie ne compte pour personne. Il vit, mais la « mort » !

Cependant, il a un dernier réflexe : Il se lève et part vers son père. Mais il n'a pas encore compris que c'est la relation à son père qui est la clef de son bonheur. Car il croit qu'il pourra, en revenant, exister en gagnant sa vie. Il revient donc avec l'idée de devenir un salarié. Ce cadet n'a pas encore l'humilité de reconnaître qu'il est fils, c'est-à-dire celui qui reçoit tout de son père, dont l'amour qui fait vivre ! Il persévère dans son orgueil de vouloir *vivre* par lui-même.

Mais quand il commence à confesser sa faute, le père coupe court pour aller à l'essentiel ! Et au lieu d'un salaire, c'est une abondance de dons gratuits : Le vêtement, l'anneau, des sandales, des choses qui ne sont pas le produit de son travail ! Le voilà redevenu vivant parce qu'il a enfin compris que seul l'amour de son père était source vie. Tout va bien qui finit bien... L'histoire pourrait bien s'arrêter là. Peut-être ! ... mais elle n'est pas terminée (peut-être commence-t-elle ?) : Voici qu'entre en scène le fils aîné !

Apprenant le retour de son frère, il refuse d'entrer à la maison. Alors pour lui aussi, le père sort à sa rencontre. Le dialogue nous apprend que, comme souhaitait l'être le cadet, l'aîné se comporte depuis toujours en salarié et non en fils : *Voici tant d'années que je suis à ton service*, dit-il ! Le père n'est pas pour lui, celui à qui il doit tout, mais celui qui lui doit un salaire. Il traite son père en employeur. Il n'a pas compris qu'on ne gagne pas sa vie ; on gagne de l'argent, mais l'argent n'est pas la vie, l'argent ne fait pas *vivre* car il ne donne pas l'amour, et l'amour ne s'achète pas !

L'aîné, lui aussi, n'a donc rien compris. En se comportant comme un salarié, lui aussi croyait que gagner sa vie, c'était *vivre vraiment*. Tout en étant avec son père, il n'a pas su accueillir l'amour que celui-ci lui offrait. L'aîné n'est donc pas meilleur que son frère. L'autre avait quitté la maison, lui, refuse d'y entrer. Le voilà donc qu'il se prive de la vie et de l'amour qu'il recevait du père sans le savoir. Les rôles alors s'inversent :

C'est au moment où le cadet revient et devient « fils » que l'aîné se révèle comme ne l'étant pas et ne l'ayant jamais été. C'est au moment où le fils pécheur est pardonné, que l'autre est démasqué comme pécheur puisqu'il refuse le pardon du père à son frère. C'est au moment où le cadet est comblé de la vie et de l'amour du père que l'aîné s'en exclut, prenant à son tour un chemin de mort... le voilà qui se condamne à la mort : c.à.d. à une manière de vivre où l'amour n'existe pas ! A moins que.... mais le récit n'en dit pas plus !

Le titre traditionnel de ce récit, « l'enfant prodigue », se fixe à la 1° partie de la parabole, privilégiant ainsi le cadet, et tout chrétien s'identifie facilement à ce fils perdu et retrouvé. Mais pourquoi l'aîné est-il oublié alors que la pointe de la parabole est sur lui ? Car l'histoire du cadet n'est là que pour nous orienter vers l'attitude de l'aîné. Aurions-nous donc répugnance à nous reconnaître en lui ? Ne sommes-nous pas de ceux qui sommes de la maison ? Car ce père est le Père du ciel, celui qui donne la vraie vie, le véritable pain qu'est son amour, celui qui donne tout parce qu'il nous aime et qui nous demande d'agir comme lui ! Elle est là la question, celle de l'aîné : Suis-je prêt à accueillir la miséricorde et le pardon de Dieu pour tout homme pécheur, fût-il Judas, Hitler et tant d'autres ? Que fera le fils aîné ? Que ferai-je face à la miséricorde divine ? La parabole ne le dit pas, simplement des pointillés... pour que chacun, seul, en toute liberté, écrive sa réponse !